

## *Plum Pudding*

« Vous ne comprenez pas, je veux simplement être comme tout le monde », aurait-il répondu à son ami le comédien Spike Milligan, qui protestait lorsque celui qui n'était alors que prince de Galles proposait de faire la vaisselle après le dîner. « Être comme tout le monde », c'était le vieux rêve, toujours inaccessible, qui remontait à sa petite enfance. Pourtant, depuis toujours, Charles Philip Arthur Mountbatten-Windsor savait parfaitement que sa condition ne ressemblait à aucune autre et qu'il devrait un jour succéder à sa mère, monter sur le trône et être couronné. « Je ne suis pas un homme ordinaire, au sens où je suis né pour être roi. J'ai reçu une éducation et un apprentissage à part. Je ne pourrai jamais être comme les autres, parce qu'on m'a préparé à régner sur mes sujets. » Il allait patienter jusqu'à sa soixante-treizième année.

Tout commence par une journée glaciale du mois de novembre 1948, le dimanche 14. Il est vingt et une heures et quatorze minutes, Charles naît au premier étage du palais de Buckingham, dans la salle dite Buhl. À l'instant de la naissance, Elizabeth est entourée d'une sage-femme, de quatre médecins et d'un anesthésiste. La naissance de cet héritier sonne le glas d'une vieille tradition : le ministre de l'Intérieur n'y assiste pas. Désireux d'épargner cette présence impudique à sa fille,

George VI a supprimé la coutume. Charles vient au monde avec un double titre : le roi a amendé cinq jours plus tôt, à son profit, un édit qui voulait jusqu'ici que seuls les fils du souverain puissent naître Altesse royale et prince. Le lendemain matin, les manchettes des journaux rendent publique la naissance de l'héritier ; « *Elizabeth : a prince is born. Mother and son doing well.* » Naissance d'un enfant dont on n'a, à vrai dire, annoncé ni la conception ni la gestation, alors même qu'Elizabeth a accompli sa mission, en tombant très vite enceinte, trois mois après son mariage. Le protocole a banni les mots « grossesse » et « enceinte » du vocabulaire de ses communiqués, se contentant au début de l'été 1948 d'un message sibyllin : « La princesse Elizabeth ne participera plus à aucune cérémonie officielle à partir de la fin juin. » Ainsi, celle-ci n'a-t-elle pas subi d'« examens gynécologiques », mais « a fait l'objet d'une surveillance médicale à la suite d'une légère fatigue ». Un protocole bien prude qui a privé les Anglais des photos d'une princesse aux formes arrondies...

Dans la capitale britannique, qui n'a pas dormi et qui, toute la nuit, a fêté la naissance du prince, les cérémonies officielles ont commencé. Les cloches de l'abbaye de Westminster ont fait entendre, trois heures durant, un joyeux carillon. Ses huit vieux sonneurs ont « tiré » pas moins de cinq mille séries de notes. Big Tom, dont la renommée n'est surpassée que par le Big Ben du Parlement, a annoncé, de la cathédrale de Saint-Paul, la nouvelle. Sous une pluie battante qui trempait leurs uniformes de grand gala, bleu et écarlate galonnés d'or avec colbacks noirs à plumes blanches, les artilleurs du roi ont tiré, à Hyde Park, devant une foule de plusieurs milliers de personnes, les quarante et un coups de canon saluant la naissance du prince royal.

L'Angleterre entière fête cet heureux événement, qui survient juste trois ans après la fin de la guerre. Le bonheur du Royaume-Uni n'a d'égal que celui des parents. Elizabeth écrira à l'une de ses amies : « Je ne peux toujours pas croire

qu'il soit réellement à moi, mais peut-être cela arrive-t-il aux nouveaux parents. De toute manière, les parents particuliers que nous sommes ne peuvent se montrer plus fiers de lui. Il est merveilleux de penser, n'est-ce pas, que son arrivée peut donner un peu de bonheur en même temps à tant de gens, en plus de nous. »

L'Angleterre s'attendrit le jour du baptême, le 15 décembre, en contemplant le couple princier et l'enfant noyé dans de blanches dentelles. Elizabeth s'émerveille devant deux petites mains posées « comme deux parfaites miniatures de cire sur la robe de baptême de dentelle et de satin ». Durant la cérémonie, c'est la jeune marraine, Margaret, qui porte l'enfant aux yeux bleus dans le salon de musique de Buckingham Palace. À son issue, la vieille reine Mary note : « Je suis ravie d'être arrière-grand-mère ! J'ai offert au bébé le couvert et la timbale en argent que George III avait offerts à un filleul en 1780 ; cent soixante-huit ans plus tard, c'est donc un cadeau de mon arrière-grand-père que j'ai donné à mon arrière-petit-fils. » Continuité de l'histoire dont l'enfant n'est pas encore capable de saisir la signification.

Son premier jouet est un hochet en ivoire offert par sa grand-mère, qui le tient elle-même de sa famille maternelle. Parmi les huit parrains et marraines de l'enfant, le roi Haakon de Norvège et le prince George de Grèce s'étaient fait représenter. La cérémonie est présidée par l'archevêque de Canterbury, le docteur Fisher, et par le révérend M. Foxell, doyen des chapelles royales.

Sur cette cérémonie, nous disposons d'un témoignage privilégié, celui de Marion Crawford, ancienne gouvernante d'Elizabeth II, qui écrit dans ses *Mémoires* :

*Mercredi 15 décembre 1948, je m'éveillai un peu surexcitée. C'était le jour du baptême du prince Charles. Un valet de pied en livrée écarlate et culotte courte de soie blanche nous accueillit sur le perron de l'entrée princière.*

pale du palais et avec un bon sourire de bienvenue, la salle or et argent avait été richement décorée en vue de la cérémonie. Ses murs sont revêtus de miroirs jusqu'au plafond qui est en forme de dôme. À l'extrémité de la salle, l'on voyait les fonts baptismaux ornés d'œilletons blancs, de gardénias et de verdure.

La salle se remplit peu à peu. Je reconnus quelques membres de la famille de la reine, de hauts fonctionnaires du palais, Bobo et sa sœur Ruby MacDonald (camériste de la princesse Margaret), toutes deux très élégantes, vinrent s'asseoir derrière nous.

L'organiste entra, suivi des enfants de chœur, charmants dans leurs tenues blanches et rouges. Lorsque l'archevêque de Canterbury fit son entrée, l'assistance se leva. Enfin, la famille royale parut, le roi et la reine en tête, suivie de près par Rowe, la nurse, portant le bébé dans ses bras. L'assistance se remit debout. La princesse Elizabeth, en manteau et chapeau couleur cerise, semblait un peu lasse et heureuse de s'asseoir.

Le roi, la reine, la princesse Elizabeth, le duc d'Édimbourg et la duchesse de Kent avaient pris place à gauche ; le comte et la comtesse Athlone, la princesse Margaret et la reine Mary, à droite. Les parrains et marraines, parmi eux la princesse Margaret et le frère de la reine, l'honorable David Bowes Lyon, reçurent les questionnaires imprimés.

Je ne fus pas très rassurée en voyant l'archevêque porter le bébé dans le creux de son coude. Il me semblait qu'au moindre geste, l'enfant allait tomber. Heureusement, il n'en fut rien. Durant toute la cérémonie, le prince Charles, son nom désormais, ne fit pas plus de bruit qu'une souris, même lorsqu'à trois reprises, l'archevêque l'aspergea d'eau froide. Une réception suivit dans un des grands salons attenants à la salle de danse.

Charles devient vite une superstar et une machine à cash. Jamais dans le monde l'image d'un enfant n'est aussi vite reproduite à tant d'exemplaires. Outre-Manche, le royal business n'est pas un vain mot. Côté symbolique, douze écoles – dont une de danse –, une fleur, une unité de cadets de la marine, une île au nord du Canada et un détroit de l'Atlantique sud sont baptisés, dans la foulée, du nom du royal *baby*. Un timbre de Nouvelle-Zélande porte également son effigie. Baby Charles en est déjà timbré ! Côté affaires, le futur duc de Cornouailles, duc de Rothesay puis prince de Galles devient, sans même le vouloir, l'arbitre des élégances enfantines. Les grands magasins d'Angleterre et d'Amérique copient bientôt sa voiturette d'enfant – pourtant héritée de sa mère – et jusqu'à ses moindres jouets. Le canard jaune et orange avec lequel il s'amuse dans son bain est vendu avec la mention : « Utilisé dans la baignoire royale ». Lors d'un cliché officiel, George VI, qui prend son petit-fils sur ses genoux, déclare : « La première semaine de sa naissance, il était déjà le meilleur ami de la moitié du monde. »

La presse, toujours très inventive, lui trouve, très vite, un surnom. Sur les manchettes de tous les journaux étrangers, Charles s'appelle « *Plum Pudding* ». Dans l'intimité, sa mère préfère lui donner du « Bonnie prince Charlie », car c'est le petit nom d'un héros, dont le portrait en kilt et chapeau à plume, figure dans tous les livres d'enfants britanniques.

Huit mois après la naissance, les photographes sont reçus pour la première fois dans le parc du château de Windsor, où Philip et Elizabeth promènent le chérubin. Ses sourires sont immortalisés tandis que l'heureux papa juge que son fils fait vraiment penser à un plum-pudding. Le bébé, coqueluche de l'Angleterre, se montre vite plus espiègle que turbulent. Ses deux gouvernantes écossaises, Helen Lightbody et Mabel Anderson, n'ont guère de mal à le surveiller dans la nursery du troisième étage de Clarence House, où sa salle de jeux déborde d'animaux en peluche et de chevaux de bois.

Le 17 octobre 1959, enfin, Philip peut reprendre du service. Pour ce marin dans l'âme, la date sonne comme une victoire. Le mari de la reine est envoyé en Méditerranée, en qualité de premier lieutenant du contre-torpilleur *HMS Chequers*, un navire ancré à Malte. Pour Elizabeth, cette première séparation est un vrai déchirement. Elle est partagée entre l'envie de suivre son mari et l'absolue nécessité de rester à Londres auprès de ses sujets et de son fils. Elle va résoudre le dilemme en faisant la navette entre la capitale et Malte, comme d'autres prennent un train de banlieue pour se rendre à leur travail et en revenir.

Quand il est à terre, Philip rejoint son épouse à La Valette. Ils sont hébergés chez Lord et Lady Mountbatten dans leur villa *Guardamangia*. On y pratique le polo, le nautisme et la plongée sous-marine. Tout est merveilleusement décontracté. On va jusqu'au port à cheval chercher du poisson frais que le cuisinier mitonne au déjeuner. Il suffit de cueillir des citrons dans la cour pour l'assaisonner.

Au printemps 1950, Elizabeth est de nouveau enceinte. Elle regagne Londres. Fin juillet, Philip prend l'avion pour assister à la naissance de leur deuxième enfant. La petite Anne pointe le bout de son nez rose le 15 août 1950. Le choix de ce prénom est un hommage amical à Lady Anne Neville, la meilleure amie de la princesse. Lord Mountbatten sera l'un de ses parrains. *Of course !*

Après la venue au monde d'Anne, la jeune princesse décide de regagner les rivages de Malte. Elle laisse ses deux enfants à la garde de ses parents. Elle vivra ces instants comme des heures sacrées, gorgées d'amour, de temps libre, de soleil. Mais, cette période exceptionnelle et privilégiée, trop privilégiée pour une jeune héritière d'un des trônes les plus éclatants du vieux monde, prend fin en juillet 1951. George VI tombe malade.

En fait, malade, il l'est depuis plusieurs mois ! Présentant probablement sa fin, il a commencé, depuis quelques années, à

mettre Elizabeth au courant des affaires du royaume. De plus en plus souvent, il se décharge sur elle de certaines responsabilités. En juin 1949, par exemple, Elizabeth préside seule la cérémonie du Trooping the Colour.

À l'automne 1951, malgré les inquiétudes qui entourent la santé du monarque, la princesse héritière et son époux accomplissent un long voyage au Canada. Le déplacement était initialement prévu pour le couple royal, mais il dut y renoncer. À leur retour, le 4 décembre 1951, George VI leur fait prêter serment devant le Conseil privé.

On le voit, peu à peu, les pions s'avancent, se mettent en place. Cette prestation de serment est plus que symbolique dans la mesure où, dès le 31 janvier suivant – on l'a évoqué au début de ce chapitre –, Elizabeth et Philip le remplacent de nouveau pour un très long voyage en Australie et en Nouvelle-Zélande. Le grand périple est entrecoupé par quelques semaines de répit qui permettent au jeune couple de passer de joyeuses fêtes de Noël à Sandringham. Évidemment, Elizabeth sait son père malade. Mais elle ne l'imagine pas mourant.

Le matin du 31 janvier 1952, George VI agite faiblement la main vers l'avion qui emporte sa fille et son gendre pour un interminable voyage de cinq mois et demi. La tournée de 48 270 kilomètres doit les conduire de l'Europe à l'Asie en traversant l'Afrique. Quand l'avion royal décolle, Elizabeth et Philip emportent, sans le savoir, la dernière image du roi : une frêle silhouette d'un homme condamné, le bras dressé, les cheveux dans le vent.

Le 6 février 1952, George VI succombe à une embolie. C'est l'opération Hyde Park Corner. La mort du souverain va provoquer une émotion considérable en Grande-Bretagne et dans le monde entier.

La naissance de sa sœur Anne, de deux ans sa cadette, et la mort de son grand-père George VI ne perturbent guère ses premières années. C'est l'accession de sa mère au trône, alors

que l'enfant a 4 ans, qui va bouleverser une première fois son existence.

Si la première apparition publique de Charles avec sa mère remonte au 12 novembre 1952, à l'occasion d'un concert au Royal Festival Hall, la cérémonie du couronnement, deux ans plus tard, le déconcerte. Il se montre intéressé par la robe et la traîne, mais il ne comprend pas bien ce qui se passe lorsqu'il voit, derrière les vitres du palais, s'éloigner un carrosse doré vers l'abbaye de Westminster. Il agite sa petite main en direction de sa maman et réagit avec flegme quand, peu après le départ du cortège officiel, une voiture le conduit à l'abbaye. Il prend place entre sa grand-mère et sa tante Margaret. Les photographes ont capté, pendant la cérémonie, la mine d'un enfant qui semble s'ennuyer entre deux femmes graves et émues. Heureusement, après le *Te Deum*, sa gouvernante le ramène à la maison où il déjeune en regardant, à la télévision, la suite de la cérémonie et le parcours triomphal de ses parents à travers les rues de Londres. À son arrivée au palais, lorsqu'Elizabeth apparaît au balcon pour saluer ses sujets, Charles et Anne sont revenus à ses côtés.

À 4 ans, Charles quitte donc la cosy Clarence House pour l'immense Buckingham Palace. Afin que la transition ne soit pas trop brutale, la reine a demandé que la nouvelle nursery de Buckingham ressemble comme une copie conforme à celle de Clarence House. Les pièces de jour sont décorées en jaune avec des rideaux de chintz fleuris ; celles de nuits peintes en bleu pâle.

L'emploi du temps du jeune prince va rester immuable jusqu'à son septième anniversaire : lever à sept heures ; bain à huit heures, parfois donné par sa mère ; à huit heures quarante-cinq, *breakfast* consistant ; dix heures, promenade dans le parc du palais ; déjeuner à midi précise ; sieste jusqu'à quatre heures et demie ; l'heure du thé se déroule en présence d'Elizabeth ; bain puis coucher.



Très jeune, Charles monte un poney, baptisé William, et son premier compagnon de jeu est un petit lapin blanc, Harvey, que les historiens et généalogistes distingués ne doivent absolument pas confondre avec le labrador clair que possédèrent Charles et Diana et qui porta le même nom. Il obtient que l'on construise un clapier « royal » pour son lapin chéri, qui partage la vedette avec deux oiseaux, David et Annie, et Chichi, le hamster. Bref, un vrai zoo pour ce prince aux joues bien rondes ! Parmi les jouets préférés de Charles, on relève un mouton à tête noire, sans lequel l'héritier en second du trône refuse d'aller dormir, et un ours bleu en peluche (le prince Harry assure que Charles l'aurait toujours en sa possession).

Alors qu'il est très jeune, son entourage se rend bientôt compte que l'enfant adore la musique, particulièrement l'orgue. Il est également fasciné par les parades militaires, qu'il contemple à chaque fois avec ravissement à Buckingham, et il se sent attiré par la couleur rouge des uniformes et... des autobus !

Les premiers traits de son caractère se dessinent : c'est un enfant timide, peu extraverti, doué d'une grande sensibilité, elle-même alliée au désir de plaire. On lui découvre aussi un sens certain de l'humour. En fait, « il y a chez Charles une douceur qu'il aurait été agréable de sentir chez la princesse Anne, et en elle une dureté qui manque à son frère. « La nature ne fait pas toujours bien les choses », a dit à ce sujet un ami de la famille royale. Il aime beaucoup sa petite sœur, qui ne le lui rend pas toujours. À tous les visiteurs, il dit : « Venez voir le bébé. » Très tôt, il essaie de lui apprendre les bonnes manières, comme autrefois, Elizabeth à Margaret.

Dans le palais aux six cents pièces, il est libre de déambuler sur son tricycle ou de jouer de la trompette, et Buckingham retentit souvent de cris joyeux que l'on entend de partout. Un seul endroit lui reste interdit : le bureau de la reine. Plus tard, même cette interdiction sera levée pour Andrew et Edward.

Le prince Charles est alors un petit garçon qui a les mêmes défauts et les mêmes faiblesses que l'on constate chez les enfants de son âge. Pourtant, même pendant ses occasionnelles crises d'entêtement ou de révolte, il demeure d'une politesse absolue. Noblesse oblige !

Il a quelques habitudes comiques et touchantes, comme celle qui consiste à arrêter au passage les domestiques du palais pour leur demander, avec une gravité assez amusante, de leurs nouvelles : « Comment allez-vous ? » leur dit-il. « Et comment va votre femme ? » (Il insiste du reste pour appeler le page en livrée qui s'occupe de lui : « monsieur » Brown, et jamais simplement Brown, ni même Robert, voire Bob avec familiarité.)

Il a également appris l'importance de cette autre vertu royale qu'est la ponctualité. Alors qu'il séjourne, avec sa sœur, chez la reine mère, à Royal Lodge, qui est sa résidence de campagne près du château de Windsor, le prince est surpris par un valet de pied dans un des couloirs, debout, en faction devant une pendule. Cinq minutes plus tard, il est encore là, le regard chargé d'espoir et fixé sur la pendule. « Je dois voir ma grand-mère à 10 heures, explique-t-il au valet de pied, et je ne dois pas être en retard d'une minute. » Il en est presque comique et touchant. Est-ce sa parfaite éducation ou une certaine rigidité marquée par le protocole qui frappe ?

Pourtant, c'est ce même petit garçon que l'on doit faire sortir de l'église, parce qu'il agite gaiement la main en direction du prêtre à l'autel, et continue à chanter des hymnes bien après que la congrégation a terminé et se trouve à genoux pour les prières.

C'est aussi le même apprenti enfant terrible qui s'empare du téléphone intérieur au palais de Buckingham pour appeler les cuisines et, d'une voix qu'il veut rendre semblable à celle de la reine, ordonne au chef d'« envoyer immédiatement une grande quantité de glace à la chambre des enfants ». (Il est

un peu déçu de ne rien voir apporter.) Il y a du clown chez ce jeune prince !

Cependant, au fond de lui-même, Charles est un enfant sérieux, presque solennel, qui donne quelquefois l'impression que, déjà, il comprend à moitié que le fait d'être « royal » ne va pas être drôle tout le temps et qu'il ferait bien d'imiter son père au comportement si viril, de mettre les mains derrière son dos avec fermeté et d'envisager les choses sans histoires.

En cela, il est exactement l'opposé de sa sœur, chez laquelle tout ce qui est sérieux est à peine plus « sérieux » qu'un matin d'avril dont le soleil disparaît un instant pour briller l'instant d'après, avec une nouvelle vigueur, dès que le nuage a disparu.

Le moment est donc venu de présenter Son Altesse royale, la princesse Anne Elizabeth Alice Louise, second enfant de la reine Elizabeth, une blondinette faite de sourires et dont l'esprit est léger comme une plume. On l'appelle la « princesse Vif-Argent » et aucun autre qualificatif ne pourrait mieux décrire la personnalité vive de cette joyeuse petite fille, future championne olympique d'équitation, qui déteste plus que tout rester tranquille sur sa chaise. Et saute les obstacles de la vie avec une étonnante facilité.

Pour cette fillette, le mot « royal » ne signifie pas grand-chose, si ce n'est qu'il y a toujours des personnes gentilles et souriantes qui lui font des signes lorsqu'elle passe dans la longue limousine brillante. La princesse aussi agite la main avec, quand elle y pense, un petit mouvement vers le haut qui est une charmante, et encore bien maladroite, façon d'imiter sa mère. (À l'instar du prince Charles qui observe et imite de très près son père, la princesse Anne commence à copier sa mère.)

La princesse Anne est tourmentée par l'anxiété classique des petites sœurs qui craignent de manquer quelque chose d'amusant ou de mystérieux que les aînés sont en train de mettre au point. Le prince Charles est évidemment le meneur de jeu et l'on entend souvent, dans les longs couloirs tapis-

sés de rouge du palais de Buckingham, le cri désespéré de la petite fille qui a bien l'intention de ne rien manquer : « Charles, attends-moi, oh, attends ! – *Charles, wait for me, please !* »

La réaction du prince Charles est la réaction typique du grand frère qui, en matière de rivalité enfantine, est fermement convaincu de sa supériorité masculine. « Anne est tout le temps en train de dire “Moi aussi” », confie-t-il un jour à son père, un peu excédé.

Néanmoins, en dépit de ces sujets d'irritation d'ordre mineur, la princesse « Moi aussi » est une petite sœur très aimée, on peut tout de suite s'en rendre compte si l'on observe les deux enfants ensemble et si l'on remarque à quel point le grand frère est galant avec la petite fille. Il est extrêmement fier d'elle, il aime attirer l'attention des visiteurs sur ses talents. Lorsqu'elle était toute petite, il courait dans le palais en criant : « Anne a dit un mot ! » et, à l'instar de tous les grands frères depuis que le monde est monde, il a une sorte d'instinct de propriétaire à son égard.

Cinq personnes dominent le petit monde abrité dans lequel les deux enfants vivent. En premier lieu et avant toute chose, il y a leurs parents bien-aimés ; la reine mère Elizabeth, et la princesse Margaret, qu'ils appellent « Tante Margot ». Enfin, le cinquième rang est bientôt occupé par une Écossaise qui a une influence directe et journalière sur eux : leur gouvernante, Miss Katherine Peebles, plus connue sous le nom de « Mispy ».

Miss Peebles, qui a servi la famille royale pendant des années avant qu'elle vienne au palais, fut la gouvernante des enfants de la duchesse de Kent ; elle a établi le programme journalier qui règle la vie du petit prince et de la jeune princesse. Ce programme s'équilibre de façon parfaite entre les heures de travail et les heures de jeu, n'étant ni trop rigide, ni trop souple, en fait, une base bien établie et digne de confiance pour le développement sans cesse activé de la personnalité, du caractère et des tempéraments totalement différents

des deux enfants. Interrogé quant à l'emploi de son temps, le prince Charles répondit nonchalamment à un visiteur qui bavardait récemment avec lui : « Oh, rien de spécial, j'ai été occupé à grandir ! »

Pour les deux enfants, le centre vital du palais de Buckingham est l'appartement situé au second étage, qui comprend une chambre d'enfants (pour les jeux), une salle d'études, deux chambres à coucher, un petit salon pour Mispys, une salle de bains, une lingerie et une petite cuisine. Ce sont ces mêmes pièces qu'habitait autrefois la reine, avec sa sœur, la princesse Margaret ; mais elles ont été transformées, remeublées et redécorées pour le prince Charles et la princesse Anne.

Les fenêtres donnent non seulement sur la large avenue qui mène au palais, mais aussi sur un coin du Green Park ; de plus, on peut de temps en temps apercevoir les autobus rouges à deux étages qui passent le long de Piccadilly.

De toutes ces pièces, la plus grande est la salle de jeux. Les murs sont peints en bleu pâle, avec les boiseries blanches et un tapis moquette d'un gris que les Anglais appellent gris champignon. La table ronde sur laquelle les enfants prennent leurs repas est en bois de pommier, ainsi que les chaises ; tous les meubles, en dehors d'une ancienne bibliothèque en acajou, qui se trouve dans un coin et dans laquelle il y a autant de jouets que de livres, ont des lignes modernes et simples. Il y a une grande cheminée blanche dans laquelle, en hiver, brûle un feu de charbon qui pétille derrière le pare-feu de cuivre. Dans un coin se trouvent une petite radio, ainsi qu'un phonographe et des disques. Parmi ces derniers, il y en a un qui est tellement usé qu'il sera bientôt inutilisable : c'est celui des *British Grenadiers*, joué par un orchestre militaire.

Il n'y a rien que le prince Charles préfère à un orchestre militaire ; plus il y a de cuivres, plus il est heureux. Pourtant sa préférence va aux ensembles de cornemuses. Il est lui-même l'heureux possesseur d'une cornemuse que quelqu'un

lui a offert dans un moment d'égarement ; il en joue souvent... avec des résultats absolument atroces. La princesse Anne a des goûts moins bruyants ; elle excelle dans l'art de siffler et c'est à l'enseignement expert de ses cousins, les jeunes princes de Gloucester, qu'elle doit ses talents.

Dans un autre coin de la pièce se trouvent les paniers qui hébergent les deux chiens (des corgis, *of course*), qui appartiennent aux enfants et qui s'appellent Sherry et Whisky ; ce sont les nouveaux représentants au palais de cette solide race galloise qui a toujours été la favorite de la famille royale depuis plus de vingt ans et qui le restera jusqu'à la mort de la reine Elizabeth en 2022.

Ainsi, dans l'ensemble, la pièce est claire, aérée et, avant tout, extrêmement agréable.

Dans les chambres à coucher, les lits des enfants comportent de petits microphones qui ont été posés à hauteur des oreillers. Ils sont branchés sur un haut-parleur dans la chambre de Mispy. Ainsi, dans la nuit, si l'un d'eux est malade, agité ou nerveux, elle est avertie tout de suite, grâce à l'appareil fixé à la tête de son lit.

La journée commence de bonne heure pour les deux enfants : à 7 h 30. La difficulté, n'est pas de les faire lever, mais plutôt de les faire rester au lit jusqu'à cette heure-là, surtout en ce qui concerne la princesse Anne qui a toujours envie d'être debout, qui a mille choses à faire et qui, très visiblement, estime que dormir, c'est perdre son temps. Elle n'a d'ailleurs pas beaucoup changé d'avis, étant devenue une stakhanoviste de l'existence.

Il faut user de nombreux stratagèmes pour la persuader de rester assise tranquillement. L'un d'eux, sans doute le plus efficace, fut celui dont usa la femme peintre Ludmilla Tramp, qui avait été désignée pour peindre le portrait de la princesse Anne et qui réussit à faire tenir son modèle tranquille en l'installant devant un énorme goûter, où il y avait de la confiture